

LA SOURIS

Une nouvelle offerte par

Mary Fleureau



Copyright © 2024 par Mary Fleureau

Dépôt légal : mars 2024

Internet : www.maryfleureau.com

Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur.

Le code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à un usage collectif. Toute reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

TABLE DES MATIÈRES

1. LA SOURIS	1
2. LIRE UNE AUTRE NOUVELLE	15
3. DÉCOUVREZ L'AUTRE CÔTÉ	16
4. À PROPOS DE MARY FLEUREAU	18

LA SOURIS

« Alors ? Comment tu vas faire ? » la relance Louise en décoinant, dans une grimace douloureuse, ses cheveux pris dans l'anse de son sac.

Sara referme sa besace en étouffant un bâillement. Elle met un moment à répondre, ainsi qu'à se lever. Ses yeux privés de sommeil la brûlent.

« Je sais pas... J'ai hésité à prendre de la mort aux rats avec les tapettes hier, mais bon, c'est pas idéal quand même.

— Mais t'as pas peur que Pamplemousse le mange ? »

Sara tient la double porte ouverte en attendant que Louise ferme son manteau. Leur courte marche à travers la cour est laborieuse. Le vent du nord les cingle de plein fouet et elles avancent au ralenti, le bras levé devant les yeux pour se protéger des envolées de poussière et de feuilles mortes. Elles ont les joues rougies par le froid et le bout des oreilles brûlant lorsqu'elles parviennent au bâtiment Blondel, à l'ouest du campus de droit.

« Je te jure ça me rend folle cette histoire, se plaint Sara dans un nouveau soupir, ne se souvenant plus de la dernière phrase de son amie avant leur traversée des enfers.

— Mais t'es sûre que c'est une souris, au moins ? »

Sara se frotte les yeux. Ses mains froides soulagent un instant le feu du sable sous ses paupières. Toute la nuit, elle a halluciné, persuadée d'entendre marcher la bestiole partout dans la chambre, le couloir, les murs. Le grattement de ses

pattes l'a tant obsédée qu'à partir de deux ou trois heures du matin, Sara était sûre qu'il y en avait au moins une vingtaine dans la pièce. Rendue à moitié ivre par l'insomnie, elle a vu les yeux de l'animal, petits points lumineux, la fixer dans la pénombre.

« Je pense ? Encore hier, j'ai retrouvé mon paquet de biscottes complètement massacré. Dans le placard, précise-t-elle. Et clairement, c'est pas Pamplémousse qui est allé l'ouvrir. »

Louise ricane. Pamplémousse tient son nom directement de sa condition : au lieu d'un chat, Sara est l'heureuse propriétaire d'une grosse boule orange. Inerte. Ronde. Silencieuse.

Complètement inutile à son problème de souris.

« En vrai, je trouve ça un peu drôle, » confesse Louise en se riant du regard noir de l'épuisée à ses côtés.

Les filles prennent une inspiration de force et de courage avant de se lancer à l'assaut des interminables escaliers qui montent jusqu'au quatrième étage. Louise réajuste de nouveau l'anse de son sac sur son épaule, dégageant de nouveau les cheveux arrachés par une vicieuse boucle métallique.

Sara essaye de réfléchir à son problème en se tractant d'une main sur la rambarde. Mais son cerveau privé de sommeil n'est que peu coopératif, ses idées sont absentes, sa réflexion floue et ralentie, et tout ce sur quoi elle peut se concentrer, c'est le temps qu'il lui reste encore à tenir avant de pouvoir s'écrouler dans son lit. D'autant que dans le maigre panel d'options qui se présentent à elle, la plus évidente est inenvisageable : se plaindre à la direction de sa résidence étudiante. Ils la mettront immédiatement dehors, ou lui imposeront de se séparer de son chat : ce qui, en somme, revient au même.

Son cerveau s'est calibré sur ses placards visités et tous ses paquets de gâteau détruits lorsque Sara arrive à la salle de Travaux Dirigés. Le reste de leur classe est déjà arrivé et

commence lentement à rentrer. Louise ouvre la voie, se dirige directement vers les rangées au milieu. Elle remercie Anto de s'être levé pour les laisser passer derrière sa chaise.

« Mais comment ça se fait que toi tu n'aies rien entendu ? »

Louise habite dans la chambre collée à celle de Sara. Les murs de leur résidence sont si fins que si l'une accroche un tableau, le clou peut servir pour les deux. C'est d'ailleurs ce qu'il s'est passé, et qui a donné lieu à leur première rencontre.

« Meuf, j'dors avec mes écouteurs, lui rappelle Louise.

— Mais je les entendais partout !

— Vous parlez de quoi ? »

Anto s'est penché sur Louise avec le sourire naïf de celui qui s'imagine des histoires bien plus croustillantes qu'elles ne le sont en réalité.

« Sara a une souris, lui répond-elle sur le ton de la conversation.

— Mais Lou ! »

Celle-ci écarquille les yeux et se tait, prise en faute. Puis, d'un haussement d'épaules, elle balaye sa culpabilité d'un mouvement de main dédaigneux.

« En vrai relax, tranquille, j'suis sûre qu'Anto s'en fout que t'aies un chat.

— Mais tu le fais exprès ?!

— Pourquoi elle s'énervé ? » demande l'intrus, ne pouvant comprendre ses craintes.

Louise bénéficie d'un regard furieux de sa voisine lorsque le prof referme la porte derrière lui. Sara se contente de l'ignorer ensuite, trop fatiguée pour se disputer.

« En gros, chuchote Louise à son voisin tout en faisant en sorte que Sara l'entende, elle flippe parce qu'elle a un chat et que les animaux sont interdits dans notre résidence. Mais tranquille, je lui ai dit que tu t'en foutais. J'veux dire, si soudain demain matin on inspecte sa chambre, en plus on saura direct de qui ça vient, c'est débile, hein ? »

La légèreté de son ton n'atténue en rien le poids de ses menaces à peine voilées. Anto hausse les épaules et se détourne d'elles, faisant celui qui n'est pas impressionné.

« Ouais grave, j'm'en fous.

— Tu vois il s'en fout, » répète-t-elle assez fort pour acter sa déclaration.

Elle fait passer ensuite la pile de feuillets de travail distribués par le prof en bout de rangée en lui chuchotant un « désolé ! » paniqué.

Lorsqu'elle rentre chez elle ce soir-là, Sara retrouve Pamplémousse à sa place habituelle : en boule au milieu de son lit. Les draps ont pris la forme de son corps, un bonheur doux, chaud et ronronnant qui accueille son visage épuisé comme un cocon merveilleux. Ses yeux se ferment par réflexe, mais Sara se force à les rouvrir aussitôt, sentant le sommeil l'envelopper alors qu'elle a une dissertation de droit juridictionnel sur le feu. Elle devait initialement travailler dessus la veille, mais hé, pourchasser toute la nuit une souris invisible est tellement plus fun.

Son paquet de biscottes en miettes, abandonné sur son bureau, la nargue au moment où elle formule cette pensée.

« Si je mets une tapette dans le placard, tu ne vas pas aller mettre tes grosses pattes dedans, dis-moi ? »

Pamplémousse s'étire dans son sommeil et baille en ouvrant grand la gueule pour seule réponse. Sara ne s'attendait pas à une autre réaction. Elle extirpe ses achats de son sac et lis un moment les instructions au dos du plastique. Elle installe ensuite le piège dans le placard. Au moment de jeter les biscottes sur son bureau, elle se ravise : elle place au lieu de cela le paquet entamé devant la tapette, et arrange l'ensemble avec le sachet de pain de mie et ses boîtes de thé de façon à cacher l'objet. Une fois satisfaite de son installation, elle enfle un survêtement confortable, allume la bouilloire pour ses nouilles instantanées et s'installe devant son ordinateur pour sa dissertation.

Sara pense au piège à souris dans son placard toute la journée du lendemain. Elle a terminé sa dissert' aux alentours de trois heures du matin, et l'aurait finie plus tôt si elle ne s'était pas réveillée en sursaut au milieu de sa seconde partie, la bave collée au menton et son document texte rallongé d'une dizaine de pages de caractères dénués de sens et d'une infinité de « hfdddddffjjjhhhh ». À son second réveil, cette fois-ci dans son lit, mais trop peu de temps après malheureusement, Pamplémousse avait déménagé sur sa chaise de bureau, et dormait à poings fermés. Sara n'a alors pas vérifié le placard, ayant momentanément oublié son piège.

Le soir, elle court dans le couloir de sa résidence pour rejoindre sa chambre. La journée a été une succession de malchance : un agent de sécurité, comme on en voit un tous les trente-six du mois, était posté à la porte de la faculté le matin où, comme par hasard, il lui a été impossible de retrouver sa carte étudiante. Elle a retourné et vidé son sac sur le trottoir, pestant contre le vent, forcé Louise et Anto à faire de même, mais pas moyen de retrouver sa carte. Elle a donc dû s'infliger la torture de monter au secrétariat, pour seulement constater devant leur porte close que leurs horaires sont plus ridicules encore que ceux de la poste, puis redescendre, traverser la cour dans l'autre sens et aller au second secrétariat, qui eux, ne savaient pas qui elle était. Elle a alors été obligée de prendre rendez-vous pour refaire une carte dont elle est certaine qu'elle réapparaîtra dans un manteau ou la poche d'un de ses pantalons.

En résumé, Sara est dans un tel état de fatigue et d'énervement ce soir, qu'elle se jure, en peinant à ouvrir sa porte à cause du tremblement nerveux de ses mains, que si elle croise la souris lorsqu'elle rentre, elle l'étripe elle-même.

Son sac balancé sur son matelas ne suffit pas à faire sortir Pamplemousse de sous son lit. Sans même prendre le temps de retirer son manteau, elle ouvre la porte du placard à la volée.

Le paquet de biscottes est en vrac. Les boîtes de thé renversées.

« Ah ! »

Sara retire désormais sa veste avec la nouvelle satisfaction que son plan a fonctionné. Elle sort ensuite le paquet de biscottes et les boîtes de thé et les pose sur son bureau. Sa main tendue attrape la tapette à souris, vide. Sara se hisse sur la pointe des pieds et regarde de nouveau à l'intérieur du placard, mais elle n'aperçoit pas l'animal. La tapette dans sa main est pourtant bien rabattue, signe qu'elle s'est déclenchée. Sara l'abandonne à côté des boîtes de thé sur son bureau en pivotant sur elle-même, cherchant une souris morte quelque part dans sa chambre, sentant déjà le découragement alourdir ses épaules.

Son chat sous son lit se rappelle soudain à elle. Elle soulève directement le matelas pour regarder à travers les lattes.

« C'est toi qui l'as pris mon bébé ? »

Pamplemousse lui rend un regard inquiet. Reculé contre le mur, il ne semble pas avoir de souris morte entre les pattes. Sara n'aperçoit pas non plus de traces de l'éventuel cadavre.

Elle repose le matelas. Peut-être que le piège n'a pas marché ? Elle retourne au placard et le vide entièrement, pour trouver une petite tache rouge sur la planche. Sara la nettoie avec une éponge gorgée de culpabilité. Maintenant, elle est certaine que la tapette s'est bien déclenchée et que la souris, si elle n'est pas morte, gît quelque part, blessée. Elle reprend la tapette et la regarde de plus près, ouvrant manuellement le fermoir rabattu.

Un ongle sanguinolent, arraché par le mécanisme, lui saute au visage.

Sara lâche la tapette en poussant un cri. L'objet rebondit sur la moquette, perdant son fardeau sur le sol. Sara fixe le bout de chair encore rose qui dépasse des brins de moquette grisâtre. La nausée lui tord le ventre. Elle va chercher quelques feuilles de papier toilette pour attraper l'ongle du bout des doigts. L'amas de peau est de couleur vin, gorgé de sang, fendu en deux de façon impropre et à peu près large comme l'ongle de son index.

Tout en comprenant sans équivoque qu'il s'agit d'un ongle humain, Sara se persuade du contraire. Elle enroule vite le morceau de sang caillé dans le papier toilette, le jette dans la cuvette et tire la chasse avant d'avoir le temps de réfléchir à ce qu'elle fait. Elle se couche ensuite sur le sol et tend le bras sous son lit pour attraper Pamplemousse. Le chat finit, au bout de quelques caresses, par revenir vers elle. Sara le tient enroulé tout contre son ventre, toujours assise au sol, le dos appuyé contre son bureau. Elle fixe son lit d'un regard vide.

Ses dix mètres carrés étudiants, depuis son point de vue, lui paraissent immenses. Elle embrasse la pièce d'un seul coup d'œil : le lit une place, contre le mur, la tête sous la fenêtre, la penderie, juste en face, un meuble, à côté, sur lequel elle a posé un miroir et sa bouilloire, et dans lequel elle range ses affaires de toilettes. Dans son dos, son bureau, et au-dessus, le fameux placard trois portes, accroché au mur, dans lequel elle entrepouse principalement de la nourriture.

Sara abandonne ses devoirs pour ce soir. Sans se déshabiller, elle s'allonge directement dans son lit, les yeux dans le vague, l'esprit éteint. Malgré la lumière blanche du plafonnier allumée, elle n'ose fermer les yeux.

Le lendemain et les jours suivants se déroulent au ralenti. Sara entre dans une sorte d'état automatique. Quand elle se

lève, Pamplémousse est en boule au pied de son lit ou sur sa chaise de bureau. Elle passe la journée de cours sans en comprendre un mot. Elle oublie ce que lui dit Louise quelques minutes à peine après la fin de leurs conversations. Sara baisse la tête et longe les murs dans les couloirs. Sa paranoïa appelle son nom à chaque tournant. Elle passe à côté d'un groupe, et elle a l'impression d'avoir entendu son prénom chuchoté. Elle s'attarde devant le panneau d'affichage et jure entendre une conversation derrière la porte close du secrétariat, qui parle d'une étudiante qui aurait introduit un chat dans sa résidence. Chaque soir, elle s'attend, les mains moites, à ce qu'elle soit convoquée par la direction, ou, pire, qu'elle ouvre la porte et que Pamplémousse ne soit plus là.

Mais, au fil de ses journées fantômes, Sara finit par se convaincre qu'elle a halluciné. Le stress des examens et le manque de sommeil ont eu raison de sa santé, se dit-elle. Et d'ailleurs, deux facteurs la poussent dans ce sens : Louise n'a jamais entendu ni vu la moindre souris, alors qu'elle lui souhaite bon appétit à travers le mur parce qu'elle peut entendre Sara fouiller son placard ou allumer sa bouilloire. D'ailleurs, louée soit Louise et son nouveau sujet d'obsession : Kahina, une fille en mineure Science Politique, qui s'avère aller à la même salle de sport qu'elle le mercredi soir. Le lundi et mardi, les jours précédant sa séance, Sara a donc droit à l'anticipation de Louise de croiser son nouveau coup de cœur, et elle peut largement profiter du bilan de cette entrevue les deux jours suivants, de quoi, ainsi, lui changer les idées et occuper suffisamment sa semaine. Enfin, l'autre élément qui conforte Sara dans l'idée qu'elle a inventé toute cette histoire : depuis ce jour où elle s'est fait peur toute seule, comme une imbécile, en pensant avoir trouvé quelque chose de vraiment dégoûtant, elle n'a plus entendu de bruit la nuit, et n'a plus jamais retrouvé de nourriture émietée dans ses placards.

C'est donc détendue et confiante qu'elle rassure son chat, un soir, en lui promettant de revenir vite.

« Me regarde pas comme ça mon bébé, lui dit-elle d'une voix mielleuse en enroulant son écharpe autour de son cou. En plus c'est pour toi que j'y vais. »

Elle ramasse ses cheveux en un chignon lâche qu'elle fixe sur sa tête avec une pince, vérifie qu'elle a pris son portefeuille (avec sa toute nouvelle carte étudiante dedans pour ne pas s'enfermer dehors, n'ayant toujours pas retrouvé l'autre) et ferme la porte en lui faisant des bisous envolés.

Sara est en train de comparer les taux de matière grasse de deux sachets de croquettes lorsque Louise l'appelle. Elle repose un sac pour décrocher, coince son portable contre son épaule et reprend sa comparaison, les sourcils froncés de concentration, n'écoutant pas vraiment les nouvelles divagations de Lou sur le style et la prestance incroyable de celle qu'elle surnomme maintenant « sa reine. » Pamplemousse est vraiment trop gros. Il faut qu'elle parvienne à le faire maigrir.

« Meuf t'es où ?! »

Le ton alarmé de Louise lui fait l'effet d'un jet d'eau froide en pleine figure.

« Au Casino, répond-elle à voix basse, comme ayant peur d'aggraver la situation si elle parlait trop fort. Pourquoi ?

— Meuf faut que tu reviennes tout de suite, y a inspection des chambres ! »

Sara repose précipitamment les paquets en vrac dans le rayon et part en courant.

Il ne lui faut que quelques minutes pour remonter la rue, et pourtant, elle a tout de même le temps d'imaginer divers scénarios pour expliquer à sa mère qu'elle s'est fait exclure de sa résidence. Chacune de ses conversations imaginaires se solde néanmoins par la même réaction : des pleurs, de la colère, des cris. Une catastrophe.

« Meuf ! » l'appelle Louise en chuchotant depuis le portail.

Sara ralentit. Elle cache sa respiration hachée dans son écharpe et fait de son mieux pour contrôler le mouvement saccadé de ses épaules. Louise, en pyjama, lui ouvre la porte qui donne sur la rue. Elles passent par l'arrière des cuisines pour éviter l'accueil et, surtout, pour prendre les escaliers qui donnent sur le couloir du côté de leurs chambres, ce qui, si elles sont chanceuses, offre à Sara quelques minutes de plus pour cacher son chat.

La montée des trois étages se déroule dans un silence anxieux.

Elles poussent les portes coupe-feu sur un couloir vide. Louise entre la première, avant de l'avertir, toujours en chuchotant :

« Ils en sont à la chambre de Hugo et Djibril, fonce ! »

Sara ne perd pas de temps. Quand elle entre dans sa chambre, elle se couche au sol et sort la cage de transport de Pamplemousse cachée sous son lit. Elle roule avec des gestes affolés une serviette de bain au fond de la cage et attrape son chat, qui, assis en position sphinx, fixe la porte de sa penderie avec les oreilles droites et la queue agitée. Sa maîtresse n'a cependant cure de sa chasse et le soulève sans délicatesse pour le renverser dans sa cage. Pamplemousse proteste d'un long miaulement aigu.

« Chut !! panique Sara en recouvrant la cage avec sa veste.

— Meuf grouille toi ! » la presse Louise en passant la tête par la porte.

Sara lui donne la cage de Pamplemousse sans la regarder et court à travers sa chambre. Elle ramasse à la volée la gamelle de croquettes, vide le bol d'eau. Le bac à litière sous le bras, elle a la main sur la poignée de la penderie lorsque Louise tape contre le mur de la chambre, selon un code qui signifie en substance « abandonne tout ce que tu fais et viens

tout de suite ». Sara s'exécute. Lou lui tend les bras devant sa fenêtre ouverte.

Contrairement à celle de Sara, la fenêtre de Louise donne sur le toit. Aussi, dès qu'il y a une inspection, les filles cachent en panique le chat et les preuves de son existence sur le toit, derrière une installation de fortune qui, jusqu'à présent, a réussi à leur sauver la mise. Pamplemousse a l'habitude de ces déménagements d'urgence et, heureusement, reste généralement tranquille. Les fois où il décide de miauler, Louise ou Sara ne cherchent pas à donner d'explications : il s'agit seulement d'un chat errant, dehors, sachant de toute manière que lors des inspections, ce n'est généralement pas un chat que cherchent les gérants de la résidence.

Louise referme tout juste la fenêtre lorsque la porte de la chambre s'ouvre à la volée.

« Inspection des chambres, annonce un homme d'un ton fatigué, accompagné d'une des femmes qu'elles croisent à l'accueil. Sortez dans le couloir s'il vous plaît. »

Les amies s'alignent contre le mur. Louise garde les mains dans le dos et affiche son air jovial habituel. Sara croise les bras et baisse la tête.

« Vous êtes censées être dans votre chambre après vingt-et-une heures, leur rappelle la femme, dont Sara a oublié le nom.

— Elle est venue m'aider pour un devoir à rendre, répond Louise du tac au tac. On est dans la même classe.

— Ça ne me concerne pas.

— Désolé, s'excuse Louise d'un ton qui ne montre aucun remords.

— Vous voulez que je retourne dans ma chambre ? »

Sara a envie de se frapper. C'était évident dans sa voix qu'elle avait envie de retourner dans sa chambre. La position de Pamplemousse clignote dans sa tête alors qu'elle se fait violence pour ne pas fixer sa penderie, qu'elle aperçoit depuis

la porte laissée ouverte. Elle a oublié un jouet à l'intérieur. C'est sûr. Elle est foutue.

« Non, restez là, » refuse la femme à son désarroi, mais sans surprise.

Elle baisse la tête pour s'empêcher de pleurer. Un acouphène lui saigne les oreilles.

« Rien à signaler, » annonce l'homme en sortant de la chambre de Louise.

La femme lui signale qu'elle peut regagner ses quartiers, mais sa voisine refuse sans perdre sa bonne humeur. Elle se rapproche discrètement de Sara, essaye de lui rappeler sa présence en collant son épaule contre la sienne. Mais Sara n'est plus vraiment là. Elle est repartie, comme Louise essaye de se l'expliquer, en constatant son inertie et son regard vide fixé sur le sol.

C'est décidé, se dit-elle alors que l'inspecteur (qui doit être un des agents de sécurité de la faculté) entre dans la chambre de son amie, elle ira en parler à la psy. Cela fait plus d'une semaine que Sara a ses absences. Louise, si elle a fait le choix de ne rien dire, n'a pas cessé de l'observer pour autant. Sara ne mange plus. Elle ne prend plus ses cours. Elle a déjà rendu deux devoirs en retard, chose qui n'est jamais arrivée depuis le début de l'année. Même Anto lui a fait remarquer que « sa pote est cheloue en ce moment ». Et c'est le cas de le dire. Louise ne dort plus avec ses écouteurs depuis quelques jours, depuis, précisément, le jour où Sara a perdu sa carte étudiante. Elle ne savait pas que Sara faisait du somnambulisme, et, se rend-elle compte, elle n'est même pas sûre que Sara le sache elle-même. Mais Louise en est certaine : alors que sa pote a soudain cessé de se plaindre de son problème de souris, Louise a été tirée du sommeil une nuit par une voix derrière le mur. Elle a appelé Sara, complètement perdue à la sortie d'un rêve, pour lui demander si c'était à elle qu'elle parlait, mais elle n'a pas répondu. Louise dort mal, elle aussi. Elle a l'impression de retrouver ces jours et ces nuits inter-

minables où elle écoutait sa petite sœur lorsqu'elle faisait ses crises d'apnée du sommeil. Des nuits à dormir d'un sommeil à moitié éveillé, à être alerte au moindre silence ou changement de rythme dans la respiration de sa cadette. Louise a repris naturellement ce demi-sommeil depuis que Sara fait n'importe quoi. Plusieurs fois par semaine, elle l'entend se lever et marcher dans sa chambre. Parfois elle parle, sans que Louise ne parvienne à comprendre ce qu'elle dit. Elle pousse des meubles. Louise l'appelle alors. Jamais Sara ne lui répond. Elle dormait, en a-t-elle déduit, car la fois où elle a toqué en faisant leur petit code, sa voisine lui a répondu quelque chose de complètement faux. Elle a ensuite poussé un long soupir, tout contre le mur, qui a provoqué chez Lou une série de frissons qui l'a fait se retourner dans son lit et remonter la couverture jusque sur son nez.

« Sortez de là ! »

Le soudain chaos arrache Louise à ses pensées. Elle attrape instinctivement la main de Sara dans la sienne, alors qu'elle assiste, perdue, à l'agent de sécurité qui plaque un homme le visage contre le mur, le bras tordu dans le dos. Il est grand et ses vêtements semblent trop larges pour lui. Ses cheveux gras luisent sous la lumière des néons du couloir. Même de profil, Louise se rend facilement compte que l'homme devait avoir l'âge de son père. Elle serre la main de Sara dans la sienne, reculant dans le couloir, une boule dans l'estomac, alors que l'interpellé se dévisse le cou pour toiser son amie d'un regard malade et lubrique.

La porte ouverte de la penderie de Sara revient à sa place dans un grincement sinistre. Louise ne comprend toujours pas ce qu'il se passe lorsqu'elle regarde l'agent de sécurité dire « qu'il l'a trouvé » dans son talkie-walkie.

« Tu le connais ? demande-t-elle à son amie même si elle sait déjà la réponse.

— Je ne l'ai jamais vu de ma vie, » confirme Sara, blanche comme un linge, le regard fixé sur le doigt blessé de la main de l'inconnu.

LIRE UNE AUTRE NOUVELLE

Vous avez aimé ce court récit et souhaitez lire une autre nouvelle gratuitement ? Alors rendez-vous sur le site de l'autrice www.maryfleureau.com pour accéder à toutes les histoires offertes aux abonnés !

Et si ce n'est pas déjà fait, vous pouvez également vous inscrire directement à la Newsletter de Mary Fleureau en suivant ce QR code :



DÉCOUVREZ L'AUTRE CÔTÉ

Le dernier roman de Mary Fleureau

« Avec un style original et une tension qui monte crescendo, L'Autre Côté est un roman psychologique qui sort vraiment de l'ordinaire. » — *Philippe Soares, président du Frissons Festival.*

Boscmort, parc du Mélèzin. Trou perdu dans les Alpes, aussi peu souvent visité que cette vieille tombe anonyme au fond du cimetière.

La tombe, Will a déjà un pied dedans. Ses démons et lui ne se font aucune illusion.

Dans le cimetière, de nouvelles fosses se creusent de jour en jour. Ses anciens collègues de la police sont à la ramasse. Parfois les cercueils contiennent des corps. Parfois la bête n'en laisse rien.

Mais quand une tombe s'ouvre avec le nom de Cally, Will n'a pas d'autres choix que d'affronter les fantômes de son passé.

La bête est revenue.

Elle a emporté sa fille.

Mais Will va aller la chercher. Même s'il doit passer de l'Autre Côté.

Disponible sur Ama-
zon ou dédié sur
maryfleureau.com



En 1997, On se souvient de l'Été dernier, Buffy nous protège des vampires et un nouveau Chair de Poule sort tous les mois. Au milieu de tout cela, naît Mary Fleureau.

Autrice d'Épouvante, de Thriller et de Fantastique, elle se démarque par l'espoir qu'elle tient toujours à ajouter dans ses histoires d'horreur.

Inspirée par le folklore gothique classique et la popculture horrifique, l'autrice s'appuie sur ses études de philosophie et sa grande sensibilité pour dépeindre les relations humaines avec justesse, aussi bien dans leurs bons que mauvais aspects.

Suivez l'autrice sur ses réseaux :



[instagram.com/maryfleureau/](https://www.instagram.com/maryfleureau/)



[goodreads.com/author/show/29425389.Mary_Fleureau](https://www.goodreads.com/author/show/29425389.Mary_Fleureau)

u



[facebook.com/maryfleureau](https://www.facebook.com/maryfleureau)

Merci !